



Exemple d'un «malwambi»,
collection musée royal de
l'Afrique centrale - SJ.1988

photo J.-M. Vandyck.

Comment donner naissance à un monde de progrès ?

LE MUSÉE ROYAL DE L'AFRIQUE CENTRALE À TERVUREN

LE MUSÉE ROYAL DE L'AFRIQUE CENTRALE ROUVRIRA EN DÉCEMBRE 2018.
POUR LE MUSÉE, L'ENJEU FONDAMENTAL D'AUJOURD'HUI EST DE RASSEMBLER
D'INESTIMABLES CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES, DE CHERCHER, D'ÉCHANGER,
D'APPRENDRE ET DE TRANSMETTRE.

19

Une statue en bronze de gorille, réalisée par le sculpteur animalier Raymond de Meester de Betzenbroeck, m'accueille affablement à l'entrée du pavillon de direction du musée royal de l'Afrique centrale. Admiratif, je passe devant une peinture monumentale colorée, illustrant des scènes de vie au Congo, de Paul Daxhelet, peintre de l'exotisme colonial. Les murs sont tapissés de belles cartes géographiques qui situent les ethnies congolaises et les lieux de production des masques et des fétiches.

«Installez-vous dans la salle de réunion pour patienter», m'indique une collaboratrice du musée dont le fauteuil de bureau est recouvert d'un tissu imitant la fourrure du léopard. Dans l'entrebâillement d'une porte, un personnage barbu en bois, grandeur nature, portant casque et tenue coloniale, m'épie impavide, comme s'il avait été pétrifié par les Gorgones. De la fenêtre, je contemple le merveilleux jardin du musée où, il y a quelques minutes encore, je me promenais le long des élégantes allées de la forêt de Soignes, découvrant d'autres sculptures encore, notamment le *Monument africain* de Luc Viatour, érigé en l'honneur de Leopold II. Les sous-bois abritent également une curieuse cave à glace profonde de huit mètres, où les victuilles étaient conservées au cours du XIX^e siècle. De loin, le musée de Tervuren (près de Bruxelles), de style néoclassique, ressemble à un petit Versailles. Conçu de 1902 à 1910 par l'architecte français Charles Girault, il est à l'image du Petit Palais de Paris, une autre de ses œuvres. Accrochée au mur, une photographie présente les membres distingués, tous blancs à l'exception d'un homme, du conseil scientifique du musée de 2005 à 2009. En arrière-plan, une autre photographie du précédent conseil occupe la même place sur le même mur. Cette mise en abyme, digne de l'effet Droste des boîtes de chocolat en poudre Van Houten, rappelle que les hommes et les femmes se succèdent immuablement au sein de cette institution depuis sa création. Les années ont passé et les mentalités ont bel et bien changé. Pourtant, le passé colonial controversé du musée ne semble toujours pas avoir été digéré.

Un lieu symbolique puissant

Lors de la conférence de Berlin (1885), les nations européennes, alléchées par la promesse de découverte de richesses considérables, s'entendirent sur le partage de l'Afrique. Le roi des Belges Léopold II se vit attribuer à titre personnel un territoire de 2,3 millions de km² qui fut désigné à partir de 1885 sous le nom d'État indépendant du Congo. Il devint ainsi le chef d'un autre État que le royaume de Belgique et justifia les interventions énergiques de ses troupes par la nécessité de lutter contre les «Arabisés» coupables d'esclavagisme. En 1895, le *Times* dénonça les horreurs perpétrées au Congo par les Européens. Le caoutchouc et l'ivoire étaient acquis par la force et les populations locales souffraient terriblement des exactions (mutilations, meurtres) de l'administration mise en place par le souverain belge qui ne songeait apparemment qu'à faire fructifier ses possessions sans se soucier des drames humains que cela provoquait.

Du 24 avril au 8 novembre 1897 eut lieu à Bruxelles dans le parc du Cinquantenaire l'exposition universelle. Léopold II jugea opportun d'organiser à cette occasion au sein du palais des Colonies à Tervuren à quinze kilomètres de la capitale une exposition coloniale afin de susciter un intérêt économique pour son entreprise congolaise et de s'attirer les faveurs de l'opinion. Cette machine de propagande rencontra un vif succès auprès du public belge et international, curieux et en quête d'exotisme et de dépaysement, à qui était donnée la possibilité de vivre une expérience immersive dans un village africain reconstitué pour l'occasion au sein duquel les Congolais présents constituaient en quelque sorte une attraction de foire. Cette exposition de produits coloniaux et d'objets ethnographiques fit l'admiration de journalistes qui chantèrent les louanges des Africains capables «des mêmes envolées vers l'art, vers le beau que chez nous»



(*Le Congo belge*). Le succès de cette prestigieuse opération de communication convainc le roi de faire évoluer cette manifestation temporaire en musée scientifique permanent installé dans un lieu symboliquement puissant, cette oasis de verdure ayant accueilli dès le XIII^e siècle le château des ducs de Brabant. Depuis le succès ne s'est jamais démenti. Tervuren fascine et attire inexorablement une foule de visiteurs. La réouverture de ce musée fédéral est donc d'autant plus attendue avec une vive impatience¹, sans doute parce que ce lieu magique constitue un creuset de l'histoire belge et congolaise. On y plonge et s'immerge dans un passé qui soudain semble palpable et mieux compréhensible. On y perçoit aussi plus qu'ailleurs tout ce qui fait la complexité de l'identité belge, avec ses zones d'ombre, ses aspérités et sa richesse. On comprend aussi que c'est ici que se joue en partie l'avenir de nos sociétés multiculturelles.

Le pouvoir magique des objets

Docteur en histoire de l'art et conservateur, Julien Volper m'accueille à l'entrée du Centre d'accueil du personnel africain (CAPA), situé à proximité du musée. Ce bâtiment moderne est emblématique à plus d'un titre. Il a servi de résidence aux travailleurs congolais lors de l'exposition universelle de 1958² et c'est là que seraient nées bon nombre de réflexions pour mener à bien l'indépendance du Congo deux années plus tard. Il abrite aujourd'hui un grand nombre de chercheurs spécialistes de disciplines variées (ethnologie, biologie, géologie, environnement, agriculture), tournés résolument vers l'avenir et entretenant des liens étroits avec leurs homologues en Afrique. «Le musée se doit d'être un centre mondial de recherche et de diffusion de connaissances» affirme la «déclaration de mission» du musée.

21



Deux «nkisi», collection musée royal de l'Afrique centrale - E0.0.0.33907 (à gauche) et E0.0.0.7943 (à droite)

photos J. Van de Vyver (à gauche) et J.-M. Vandyck (à droite).

Un mélange puissant de parfums d'antimite, de formol et de vieille armoire s'engouffre avec délectation dans mes narines. En entrant dans les réserves, je découvre avec stupeur une foule de fétiches magnifiques protégés dans des caisses en bois. Un impressionnant *nkisi*, dont les yeux sont incrustés de morceaux de verre, est couvert de clous et de lamelles de fer. Chargé magiquement, il servait à protéger la communauté, notamment contre les actes des sorciers. Un *malwambi*, statue protectrice des chefs, quant à lui, a le sexe en bois coupé, car cela attirait bien trop l'attention et plaçait les personnes prudes dans un embarras certain. Sur certaines statues, on remarque quelquefois quatre clous pour y accrocher un cache-sexe. Les œuvres de bons sculpteurs se repèrent notamment grâce à la qualité des coups portés habilement sans hésitation dans le bois. Julien Volper raconte qu'il est arrivé que des personnes gravement malades fassent une demande pour pouvoir voir une dernière fois une pièce du musée qu'elles appréciaient. D'autres amateurs ressentent un tel sentiment de malaise face à un fétiche dont ils ont fait l'acquisition et dont ils sont persuadés qu'il va leur porter malchance, qu'ils font don au musée de leur statue. Je me remémore soudain les statuettes que j'ai achetées en Indonésie. Il me fut impossible d'acquérir celles dont la charge me paraissait bien trop néfaste et terrible. Quant à celles que j'ai ramenées de mes voyages, elles semblaient à travers leur regard magique et insistant me supplier de les amener avec moi. Elles sont là à présent à mes côtés et leur aura m'enveloppe dans une sorte de cocon doux et puissant invisible.



Collection musée royal
de l'Afrique centrale -
2018.3.73

photo J. Van de Vyver.

Comment réparer un passé douloureux ?

Le musée de Tervuren a accumulé en près de 120 ans d'existence une multitude d'objets qui ont été ramenés d'Afrique par des militaires, des missionnaires ou des administrateurs coloniaux. Il s'agit à la fois de butins de guerre, d'objets achetés ou échangés ou tout simplement d'objets dont plus personne ne voulait au Congo et sauvés d'une destruction certaine. Les chercheurs du musée ont également collecté et classifié des milliers d'espèces animales et végétales qui sont aujourd'hui l'objet d'études poussées. L'ensemble de ces précieuses collections nationales conservées avec soin fait aussi partie du patrimoine commun de l'humanité qu'il s'avère nécessaire de protéger de l'appétit et de la convoitise des collectionneurs privés et des volontés régaliennes des politiques de tous bords. Le musée constitue ainsi un conservatoire d'un patrimoine africain où chacun est libre, pour peu qu'il en soit ou veuille en devenir spécialiste, de l'étudier pour faire progresser la connaissance.

Cependant, l'origine coloniale contestable d'une partie de ce patrimoine vient rudement compliquer l'affaire. Des redresseurs de torts remettent violemment en cause la légitimité du musée arguant que ces collections appartiennent non pas à l'État belge mais bel et bien aux Congolais autrefois dépossédés de leurs trésors. Ils exigent de la Belgique la restitution des richesses volées. S'agit-il d'une phase cynique d'un communautarisme ambiant, les anciens colonisés rêvant de prendre leur revanche et de faire payer la « dette impayable » de la colonisation, ou cette demande est-elle légitime ? L'affaire est complexe et il est bien difficile de démêler l'écheveau. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les statues ne valaient pas forcément grand-chose - les frais d'expédition coûtaient souvent plus cher que les objets - et certaines ont été vendues par les Africains eux-mêmes. Leur valeur a fructifié au fil du temps en fonction des lois du marché de l'art. Personne alors ne pouvait prédire cette évolution. Il est en tout cas certain que cette histoire coloniale est toujours vécue de manière douloureuse, ce qui est légitime et compréhensible. Mais les vives émotions ressenties ne sont pas forcément toujours bonnes conseillères. Des paroles, extrêmement rudes, sont exprimées, mais l'histoire de ce passé est souvent tellement déformée, les erreurs et les oublis sont tellement flagrants, qu'elles en perdent leur force et leur bon droit. Les arguments se devraient d'être solides, scientifiquement fondés en évitant tout anachronisme. Le partage et les échanges, même vifs, devraient reposer sur un savoir construit patiemment en prenant assez de distance pour bien en comprendre les tenants et les aboutissants. La violence en Afrique n'est pas apparue soudainement avec la colonisation. Les peuples africains eux-mêmes se faisaient déjà la guerre, phénomène qu'il faut plutôt voir comme une manifestation monstrueuse inhérente à toute civilisation malheureusement. Cette généralisation des conflits à l'échelle de la planète ne justifie naturellement aucunement les actes commis par les colonisateurs au Congo. Il faut cependant rester prudent et ne pas réécrire l'histoire en donnant l'impression trompeuse que seuls les Européens et eux seuls sont coupables et capables d'atrocités et sont de redoutables prédateurs d'objets, comme on l'entend désormais si souvent aujourd'hui. Est-on systématiquement coupable des fautes commises par ses ancêtres ou ses congénères ? Quel humain sur cette terre, peu importe son origine, peut affirmer avec certitude, sans avoir fait de recherches au préalable, que ses aïeux n'ont jamais enfreint les règles morales ?

La société change, se métisse. Un «Blanc» peut tout à fait comprendre le sens de la statue africaine comme un «Noir» peut jouer merveilleusement du Vivaldi, indique Julien Volper. L'enjeu fondamental d'aujourd'hui n'est pas de systématiquement forcer la restitution d'objets, mais de s'emparer de l'incalculable connaissance scientifique, de chercher, d'échanger, d'apprendre et de transmettre encore et encore, pour «aiguiser la réflexion sur la condition humaine», donner naissance à un monde de progrès et ainsi désamorcer et réparer les douleurs. Il faut sortir de l'obsession du colonialisme et former des jeunes professionnels en Afrique, en Europe, pour stimuler la créativité et imaginer de nouvelles solutions muséographiques d'avenir, afin de convaincre chacun de l'absolue nécessité de faire primer la connaissance. Un musée se doit de favoriser cette prise de conscience. Alors seulement il sera possible de créer les conditions d'une société sereine qui résiste à des situations de crise.

Thomas Beauflis

Directeur du Réseau franco-néerlandais à Lille.

thomas.beauflis@univ-lille.fr

Notes

- 1 Le musée, en rénovation depuis fin 2013, rouvrira ses portes le 8 décembre 2018 (voir www.africamuseum.be).
- 2 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 1, 2008, pp. 5-14.

«On était faits, comme des rats» De la mémoire à l'histoire

Récits autour de la Grande Guerre 1914-1918

Spectacle multimédia avec texte, musique et vidéo pour raconter la Première Guerre mondiale. Le spectacle, à suivre intégralement (sur écran) en français, fait résonner les différentes langues de ce conflit: le français, l'allemand, l'anglais, le russe, l'italien, le turc et le néerlandais.

Conception: Luc Devoldere - mise en scène : Luc Devoldere et Luc Vandermaelen -
vidéo : Klaas Verpoest

Avec des textes de, entre autres, E.M. Remarque, L.F. Céline, Marguerite Yourcenar, Ernst Jünger, Blaise Cendrars, Wilfred Owen, Hugo Claus, Ivor Gurney, Vladimir Maïakovski, Giuseppe Ungaretti, Jean Giono, Tristan Tzara, Harold Pinter, M.C. Kuntay, Benno Barnard, Siegfried Sassoon et Henry de Montherlant.

Au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris, le 8 novembre 2018, à 20h00
Au centre d'arts BOZAR de Bruxelles (Salle M), le 11 novembre 2018, à 20h00

*Spectacle organisé par l'institution culturelle flamando-néerlandaise «Ons Erfdeel vzw»
en partenariat avec le Centre Wallonie-Bruxelles et BOZAR.*

*Avec le soutien financier de la Fondation Roi Baudouin et de la
Délégation générale du Gouvernement de la Flandre en France.*